



HAL
open science

dialogue, rire, cognition : quelques pistes

Gilles Col

► **To cite this version:**

| Gilles Col. dialogue, rire, cognition : quelques pistes. 2016. hal-01377902

HAL Id: hal-01377902

<https://hal.science/hal-01377902>

Preprint submitted on 7 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIALOGUE, RIRE, COGNITION : QUELQUES PISTES

Gilles COL

Le rire a semble-t-il éveillé la curiosité des réflexions portant sur les relations entre langage et pensée. Pour ne citer qu'une seule référence, mais peut-être la plus connue, Henri Bergson¹ voyait un lien étroit entre esprit humain et « effet risible » dans le sens où le premier tend à modeler le second : « Le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain » (H. Bergson²).

Suggérer que le rire est à la fois le « reflet » de l'esprit humain et l'« aboutissement » du langage nous amène à envisager les relations entre processus cognitifs et mécanismes langagiers. Par processus cognitifs, nous pensons aux processus de traitement de l'information dits de bas niveau (comme la perception) autant que les processus de haut niveau comme la mémoire ou le raisonnement. Ces processus sont incontestablement à l'œuvre dans la production de ces « effets risibles ». Quant aux mécanismes langagiers, c'est bien entendu le dialogue qui va être examiné, dans son sens le plus large car nous nous intéresserons autant au dialogue écrit (théâtre) que spontané (réaction publique) ou simulé (aphorisme).

Le dialogue est considéré ici dans son « flux », pour reprendre l'expression de Wallace Chafe³ qui parle de « flow of discourse », ce qui veut dire qu'il est considéré prioritairement dans sa dimension temporelle et évolutive. Il est observé à travers l'émergence d'un réseau d'espaces mentaux (Gilles Fauconnier 1984) dont la mise en place nous permet de rendre compte non seulement de l'échange langagier mais aussi de l'évolution sémantique de l'échange. Un réseau d'espaces mentaux « reflètent une manière de parler et de réfléchir » mais en eux-mêmes, « [ils] ne disent rien sur les objets de cette réflexion » (G. Fauconnier⁴). Un espace mental est un « paquet conceptuel » construit au fur et à mesure que le discours et la pensée se déroulent, un « bout de sens » organisé et structuré en relation avec d'autres bouts sémantiques qui permettent ensemble de subdiviser l'information sur le réseau. Ce dernier permet en définitive de rendre compte du sens global de la production linguistique dans son environnement, ce sens global étant perçu d'une manière multi-échelle. Dans cette perspective, l'« effet risible » dont parle Bergson émerge de la mise en place d'un réseau particulier d'espaces mentaux, dont nous faisons l'hypothèse qu'il repose sur un processus cognitif spécifique qui lui est associé : le « glissement de cadres » ou « Frame Shifting » développé par Seana Coulson⁵. Ce processus lui-même relève de ce que G. Fauconnier et Mark Turner⁶ appelle l'Intégration Conceptuelle sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Après une présentation générale de la mise en place d'un réseau d'espaces mentaux (1^{ère} partie), nous proposons de décrire le déroulement d'un dialogue de théâtre relativement simple (seconde partie) avant d'aborder la question de l'effet risible comme cas d'intégration d'espaces mentaux et de « Frame Shifting » à travers un exemple d'aphorisme d'une part et de réaction publique d'autre part (troisième partie).

RÉSEAU D'ESPACES MENTAUX ET CONSTRUCTION DU SENS

Les espaces mentaux sont des structures partielles et évolutives. Elles sont construites par les expressions linguistiques, notamment les expressions grammaticales que Fauconnier⁷ définit comme des « constructeurs d'espaces » (*Space Builders*). Leur capacité de construction repose sur le fait que ces expressions n'ont d'après G. Fauconnier « pas de sens en soi mais un potentiel de sens et c'est seulement dans le discours complet et en contexte que le sens sera effectivement produit »⁸. Par ailleurs, chaque espace émerge à un stade n des contraintes portées par une expression linguistique à un stade n-1 ; de ces contraintes sont produites des relations entre espaces à la base du réseau lui-même.

¹ H. Bergson, *Le Rire. Essais sur la Signification du comique*, Presses Universitaires de France, 1940.

² *Idem*, p. 99

³ W. Chafe, *Discourse, Consciousness and Time. The Flow and Displacement of Conscious Experience in Speaking and Writing*. U. Chicago Press, 1994.

⁴ G. Fauconnier, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Minuit, 1984, p. 194.

⁵ S. Coulson, *Semantic Leaps*, Cambridge University Press, 2001.

⁶ G. Fauconnier, et M. Turner, *The Way We Think*, Basic Books, 2002.

⁷ G. Fauconnier, *Mappings in Thought and Language*, Cambridge University Press, 1997.

⁸ *Idem*, p. 37. Voir aussi sur ce point G. Col, « Correspondance et mixage d'espaces mentaux dans la construction dynamique du sens. », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle Série, vol. 18. Louvain : Peeters. 2010, 53-73.

Si nous prenons un exemple simple comme « La salle Mélusine est confortable »⁹, nous pouvons distinguer l'amorce d'un réseau. Ce premier énoncé met en place un espace qui sert de base au réseau (on parlera d'« espace de base » ; nous l'appellerons pour cette raison « espace B »), et qui sert en même temps de point de vue à partir duquel d'autres espaces vont se mettre en place dans le déroulement du discours. L'espace B est donc aussi ici un « espace point de vue ». Si nous considérons que cet énoncé est le début d'une série d'énoncés qualifiant la salle Mélusine, nous pouvons enfin considérer que l'espace de base est aussi un espace focal : il contient le focus du discours à ce moment là. On se rend compte ainsi que notre énoncé fait émerger un espace « triple » dans le sens où celui-ci a trois fonctions discursives et cognitives à ce moment-là du discours : c'est un espace de Base, un espace Point de vue et un espace Focus. Ces trois espaces sont les trois grands types d'espace proposés par Fauconnier.

Rajoutons maintenant une suite à notre énoncé : « Elle est bien équipée ». « Elle » crée une relation anaphorique avec l'espace précédent qui reste la base de cet amorce de réseau. On voit aussi que l'espace précédent sert toujours de point de vue : c'est dans cet espace que se trouve l'antécédent du pronom (« la salle Mélusine »). La relation anaphorique est initiée à partir de B vers ce nouvel espace que nous appellerons espace M1. L'interprétation de M1 est liée à B ; M1 est également un nouveau focus car une information nouvelle (l'équipement de la salle) y est introduite.

Si nous complétons ce discours par « Elle est aussi bien chauffée », donc si nous introduisons une information qui s'ajoute directement à la précédente (équipement) et indirectement à la première (confort), le nouvel espace qui émerge, M2, est le nouveau focus du discours (nouvelle caractéristique de la salle) et M1 devient le point de vue à partir duquel M2 se construit. Le tout premier espace (B) ne joue plus que le rôle de base du réseau car son rôle de point de vue a été transféré à M1.

Cette illustration très simple tend à montrer que les espaces émergent les uns à partir des autres. Ils s'enrichissent donc dans le déroulement du discours en déployant des relations complexes et en déplaçant l'attention d'une configuration à une autre. L'essentiel est de bien voir que c'est dans le réseau entier que se manifeste le sens de ce mini discours, à savoir la description des qualités de la salle du colloque. Si nous examinons maintenant un dialogue, nous constatons que les espaces et leur réseau vont non seulement s'enrichir les uns par rapports aux autres, mais aussi qu'ils vont évoluer d'un locuteur à l'autre.

DIALOGUE ET ESPACES MENTAUX : CO-DISTRIBUTION DE LA CONSTRUCTION DU SENS

Nous avons choisi un court dialogue de théâtre. Cet extrait est le tout début d'une pièce de Jean-Claude Grumberg¹⁰ dont l'intérêt pour nous est ici davantage linguistique que littéraire (dialogue écrit) :

- Maman ! [...]
- Pourquoi cries-tu?
- Je cherche maman.
- Ta maman n'est pas là.
- Où elle est ?
- A ma droite

La perception d'un dialogue comme celui-ci requiert tout d'abord des connaissances basiques permettant de comprendre la situation de locution, c'est-à-dire : identifier les rôles (de locuteur et d'interlocuteur) avec les locuteurs de la situation (deux personnages, un fils et Dieu). Ces connaissances sont réunies dans un cadre dit « cadre organisationnel ». Dans l'espace de base du réseau qui se met en place à travers la première réplique vont apparaître ces deux éléments (locuteur et interlocuteur) en relation avec le cadre organisationnel, ainsi qu'une entité construite par interpellation, « maman ». Ces connaissances nourrissent l'espace de base et vont permettre au réseau de se mettre en place.

La réplique qui suit constitue un nouveau focus, déclenché par « pourquoi » qui sert de Space Builder pour M1, l'espace issu de B. M1 est un espace nourri par ailleurs par deux espaces « flottants »¹¹, un espace P contenant des présuppositions (liées au fait d'envisager des raisons aux cris) et un espace Q contenant des réponses possibles à la question. Ainsi, dès la seconde réplique, le réseau se complexifie très

⁹ Mélusine est le nom de la salle où a eu lieu le colloque « Rire et Dialogue » à la MSHS de Poitiers.

¹⁰ J.-C. Grumberg, « Maman revient pauvre Orphelin », dans *Les Courties*, Babel, 1994.

¹¹ La notion d'« espace flottant » est attribuée dans Fauconnier (1984), p. 124-126 à la question de la négation et à ses liens avec la présupposition. Elle s'applique néanmoins parfaitement ici pour ce qui est des liens entre l'interrogation et la présupposition.

rapidement par la présence de la question ; on obtient une figure comme la suivante¹² :

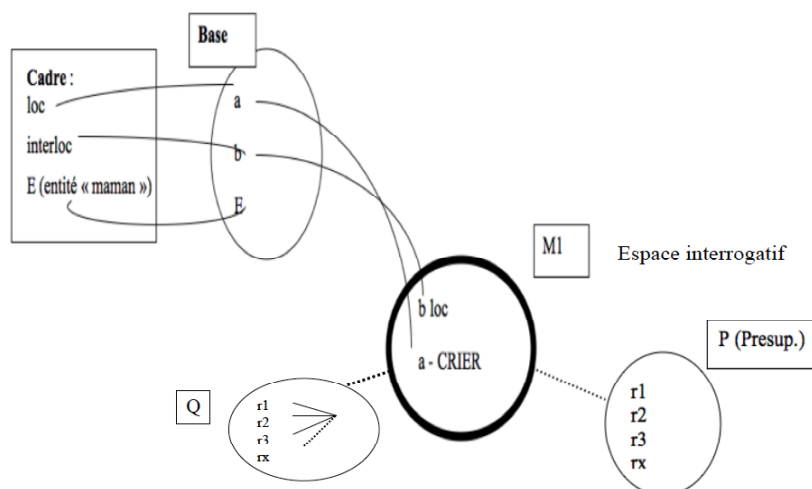


Figure 1

Dans cette figure, on distingue le Cadre qui contient les informations stockées en mémoire à long terme qui permettent de comprendre une situation de dialogue (« qu'est-ce qu'un locuteur ? », « qu'est-ce qu'un interlocuteur ? »), ainsi qu'une entité qui fait l'objet du discours (la mère). Ce cadre et les éléments qui y sont disponibles permettent en définitive d'identifier les rôles respectifs des deux personnages dans le dialogue (structuration de la Base et par extension de M1).

La troisième réplique du dialogue (« Je cherche maman »), qui constitue la réponse à la question, introduit des informations qui proviennent de la Base (l'identité du locuteur et l'entité « maman »), mais introduit aussi une relation nouvelle (<le locuteur -- chercher maman>). Décrit ainsi, on se rend compte que finalement, cette réponse ne répond pas à la question initiale... Les éléments présents dans l'espace M2 sont issus essentiellement de B et non de M1, comme on peut le constater dans la figure qui suit :

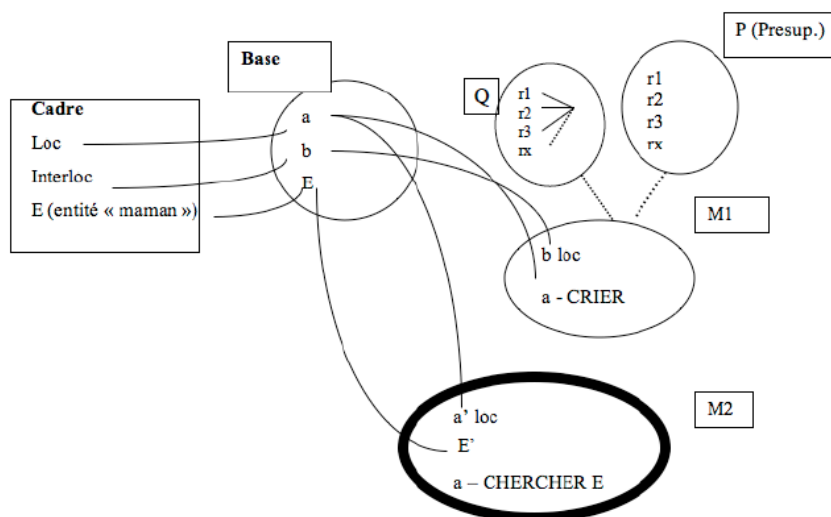


Figure 2

La « non réponse » à la question n'empêche pas une « non réaction » pour autant. La réplique suivante,

¹² Par convention, l'espace marqué d'un trait épais correspond à l'espace en cours de structuration et sur lequel est portée l'attention au moment de locution.

« Ta maman n'est pas là », fait émerger une espace M3 qui contient des éléments provenant de deux espaces différents. L'entité « maman » provient de M2 et initialement de B, et deux autres éléments (un rôle de co-locuteur évoqué par le déterminant « ta » et une relation d'identification avec le premier personnage) sont d'abord introduits en M1. On constate ainsi que le maillage du réseau se complexifie graduellement, ce qui n'a rien de surprenant mais ce qui tend à montrer qu'un dialogue, sur le plan cognitif, n'a rien d'une série de prises de parole alternées. Les deux répliques qui suivent le montrent encore davantage. L'espace M4 correspondant à la question « Elle est où ? » contient des éléments provenant de quatre espaces différents. Il se nourrit de M2 récupérant l'identité du locuteur et de M3 d'où est projetée l'entité « maman ». Par ailleurs, nous avons affaire à une question, et donc là encore deux espaces flottants viennent enrichir le réseau : un espace P2 contenant la présupposition <co-locuteur – savoir> et un espace Q2 contenant des réponses possibles¹³. Quant à l'espace M5 correspondant à la réponse, il contient un élément identifiant le co-locuteur à ce moment-là du déroulement du discours – ce qui sous-entend qu'il a déjà eu ce rôle mais à un autre moment et ce qui permet de distinguer finalement deux co-locuteurs – et une relation entre l'entité « maman » récupérée directement de M4 mais indirectement aussi de M2 et M3, et une nouvelle propriété (position dans l'espace du co-locuteur). Le réseau entier à ce moment du dialogue pourrait se représenter de la façon suivante :

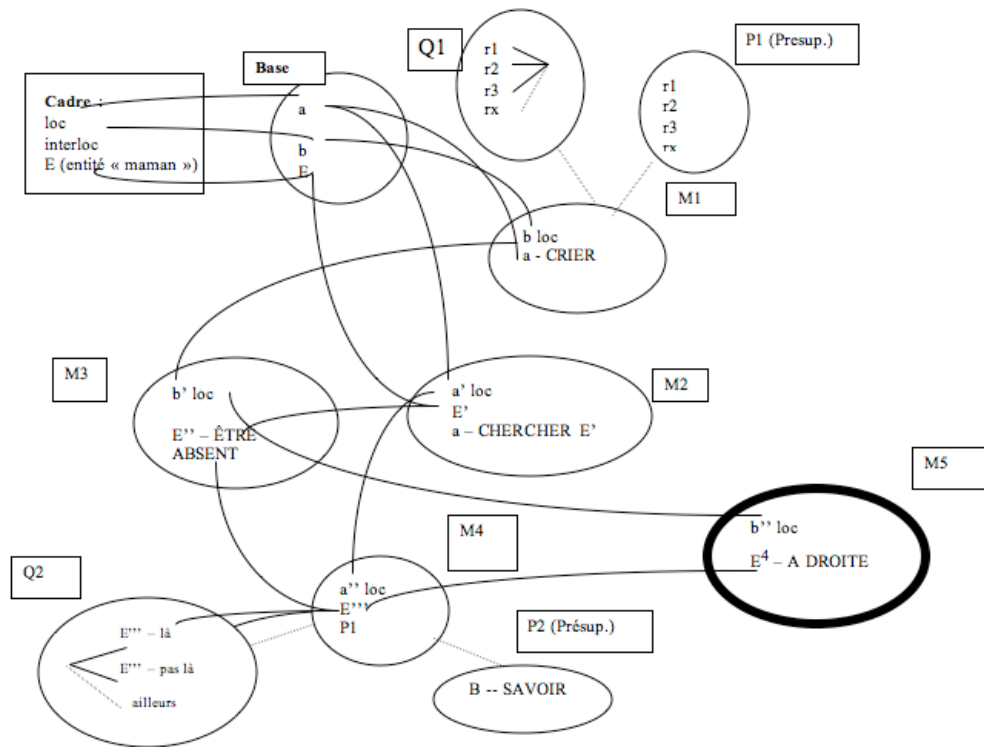


Figure 3

Cette première série d'analyses tend à montrer, à travers une interaction verbale lissée et simplifiée (il n'y a pas de chevauchement entre locuteurs, pas d'énoncés inachevés, la syntaxe ne pose pas de problème de compréhension, *etc.*), qu'un dialogue recouvre une complexité cognitive importante. Le tissage complexe des espaces tel qu'il est apparu dans les remarques faites plus haut montre au moins deux choses capitales. Les espaces se structurent et se restructurent les uns par rapport aux autres en fonction 1) des déterminations qu'ils reçoivent au fur et à mesure que le discours se déroule et 2) des contraintes qu'ils font porter sur les autres. Et par ailleurs, les locuteurs, dont on peut penser qu'ils ont un statut fixe de

¹³ Au passage, les deux premiers espaces P et Q rencontrés plus haut se retrouvent requalifiés en P1 et Q1 par l'apparition des deux nouveaux espaces flottants du même type, soit P2 et Q2.

« personne parlante » sont en fait eux aussi pris dans un flux évolutif suivant les prédications auxquelles ils sont associés (le locuteur qui répond, interroge, affirme, *etc.*) et suivant les éléments présents dans les espaces qu'ils tendent à faire émerger. Ce qui caractérise le dialogue finalement, ce n'est pas l'échange verbal mais la répartition de la construction du sens, ou plutôt de la co-construction du sens. De ce point de vue, on est tenté de dire que le dialogue ne diffère pratiquement pas du monologue dans la mesure où on assiste dans les deux cas à une distribution du sens sur l'ensemble du réseau d'espaces, comme si finalement dans le cas du dialogue, les tours de paroles étaient fusionnés. En suivant Chafe, nous pensons que la priorité semble plutôt devoir être donnée au discours pris comme un flux.

LES PLAISANTERIES : CAS DE GLISSEMENT DE CADRES ORGANISATIONNELS

Après avoir proposé la description d'un dialogue par la mise en place et l'évolution d'un réseau d'espaces mentaux nourris par des cadres cognitifs (à la base du réseau comme on l'a vu), nous examinons maintenant le cas des plaisanteries à travers l'exemple d'un aphorisme. Il s'agit d'un énoncé extrait d'un ensemble d'« articles » définissant le « code des potes » ou l'art et la manière états-unienne (et masculine...) d'être un ami... :

« Qu'il soit intéressé ou pas par le sport, un Pote s'intéresse aux sports »

« Whether he cares about sports or not, a Bro cares about sports »

(Article 5 du *Code des Potes*, de Barney Stinson, et la version originale en anglais¹⁴)

Un exemple comme celui-ci nous permet de mettre en évidence un processus spécifique à l'effet risible, celui du glissement de cadres ou « Frame Shifting » d'après S. Coulson¹⁵. Un cadre est un système de catégories dont la structure est enracinée dans les contextes qui la motivent. Charles Fillmore¹⁶, qui a profondément développé cette approche de la sémantique dite « sémantique des cadres » (Frame Semantics) explique ainsi que des verbes comme « acheter », « vendre », « payer » par exemple sont reliés au même cadre (celui de l'événement commercial) mais qu'ils profilent et accentuent des perspectives ou des intentions différentes. Ce cadre est en tout cas convoqué pour comprendre le sens de ces verbes et le profil qu'ils évoquent ; on parle aussi de « modèles mentaux » utilisés dans le traitement de l'information. Le cadre va donc servir à structurer les espaces mentaux qui se mettent en place dans le discours.

Dans notre exemple, une série d'unités linguistiques permet de convoquer et de compresser dans un cadre des informations permettant de construire une amorce d'interprétation de l'énoncé, et donc une amorce de structuration d'espaces mentaux. La marque du présent par exemple évoque une vérité générale ; la syntaxe (« whether... or not » en anglais aussi bien que « que... ou pas » en début de phrase en français) construit une amorce d'alternative ; la majuscule sur « Bro » et « Pote » va aussi dans le sens d'un élément familier et enracine l'entité dans un cadre qui la rend immédiatement identifiable. Du point de vue de la compréhension, processus immédiat, irrépressible et extrêmement rapide car s'appuyant sur des routines cognitives, notre énoncé met en place une interprétation par défaut liée à ces informations contenues dans ce cadre initial. L'alternative liée à la syntaxe structure par exemple deux espaces mentaux, immédiatement compatibles avec la base et comprenant chacun une proposition satisfaite. Cette alternative crée également une attente d'ouverture vers une troisième proposition (« même si un Pote n'aime pas le sport, il... »).

Cette première partie de l'énoncé et l'attente qu'elle crée correspond à un cas d'« intégration conceptuelle » selon G. Fauconnier et G. Fauconnier et M. Turner¹⁷. L'intégration conceptuelle est une opération cognitive très générale et très puissante qui permet de rendre compte de notre aptitude à inventer du sens dans la vie quotidienne. Elle consiste en la projection sélective d'éléments de deux espaces mentaux (au minimum) sur un troisième espace qui intègre ces éléments et qui va faire émerger une nouvelle *structure sémantique propre* à partir de cette projection. Les éléments projetés peuvent avoir des origines différentes (provenir du contexte, ou hors de celui-ci – stockés en mémoire par exemple), la structure qui émerge de leur projection et de leurs mises en relation est propre au réseau que forment ces espaces. Leur intégration

¹⁴ Le *Code des Potes* (2008) est un livre issu de la série télévisée « Comment j'ai rencontré ta mère » (« How I Met Your Mother »). L'« auteur » du Code est effectivement Barney Stinson, un personnage de la série...

¹⁵ S. Coulson, *op. cit.*

¹⁶ C. Fillmore, « Topics in lexical semantics », *Current Issues in Linguistic Theory*, Bloomington : Indiana University Press, 1977, 76-138 et C. Fillmore, « Frame Semantics », *Linguistics in the Morning Calm*, Linguistic Society of Korea (dir.), Seoul : Hanshin, 1982, 111-137.

¹⁷ G. Fauconnier 1997, *op. cit.* et G. Fauconnier et Turner, *op. cit.*

dans cette structure émergente peut se faire par composition (association simple de ces éléments à partir d'un même cadre d'origine comme plus haut dans le cas d'identification de la salle Mélusine avec le lieu du colloque), par achèvement (comme dans le cas du discours rapporté où est reconstituée une situation de locution dans une situation de narration ; le lecteur recrée cette situation en ayant recours à ses connaissances d'arrière-plan, il la « complète » pour ainsi dire alors qu'elle est absente de la situation d'énonciation) ou par élaboration (comme dans le cas des métaphores où le travail d'intégration permet de dépasser largement la simple mise en présence d'éléments). Le schéma général de l'intégration conceptuelle correspond à la figure suivante :

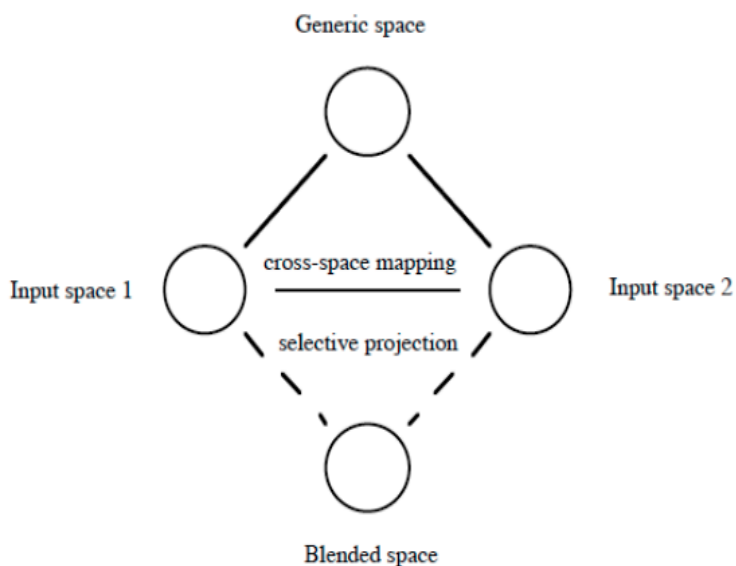


Figure 4 : le modèle de l'intégration conceptuelle à quatre espaces (d'après G. Fauconnier et M. Turner 2002)

Dans notre exemple, nous avons affaire à un cas d'achèvement : la troisième solution est liée et anticipée par la mise en place de l'alternative (« whether... or not »). Cette troisième solution constitue la structure émergente issue de la fusion des deux propositions <aimer le sport> / <ne pas aimer le sport>. Mais à ce stade de l'énoncé – selon un découpage tout à fait artificiel répondant aux besoins de l'exposé – cette structure est tout à fait partielle. En fait elle va être profondément remaniée dans la suite de l'énoncé. La proposition « un Pote s'intéresse aux sports » va à l'encontre de l'anticipation créée par l'alternative. Le moteur de l'effet risible réside dans ce conflit entre la structuration initiale émergente et l'espace qui se fonde sur cette structuration initiale. On retourne par conséquent sur cette structure émergente initiale, ce qui a plusieurs conséquences. La première est que l'alternative est bloquée (elle est rendue inopérante) et que ce blocage crée une demande de réinterprétation du cadre organisationnel. La seconde conséquence est que l'on doit retourner au cadre initial pour récupérer les informations et les réinterpréter (« l'alternative n'en est pas une finalement »). Ce faisant, on constate un décalage entre ce qui est attendu (la fameuse troisième solution) et ce qui est finalement construit, c'est-à-dire l'affirmation d'une des deux propositions et le rejet de l'autre alors qu'à un moment donné elles étaient toutes les deux recevables. En définitive, le cadre initial, qui sert à établir qu'il y a une alternative, se révèle être le mauvais cadre. On suggère de représenter dans la figure suivante le déroulement global du processus d'intégration conceptuelle et de glissement de cadre organisationnel :

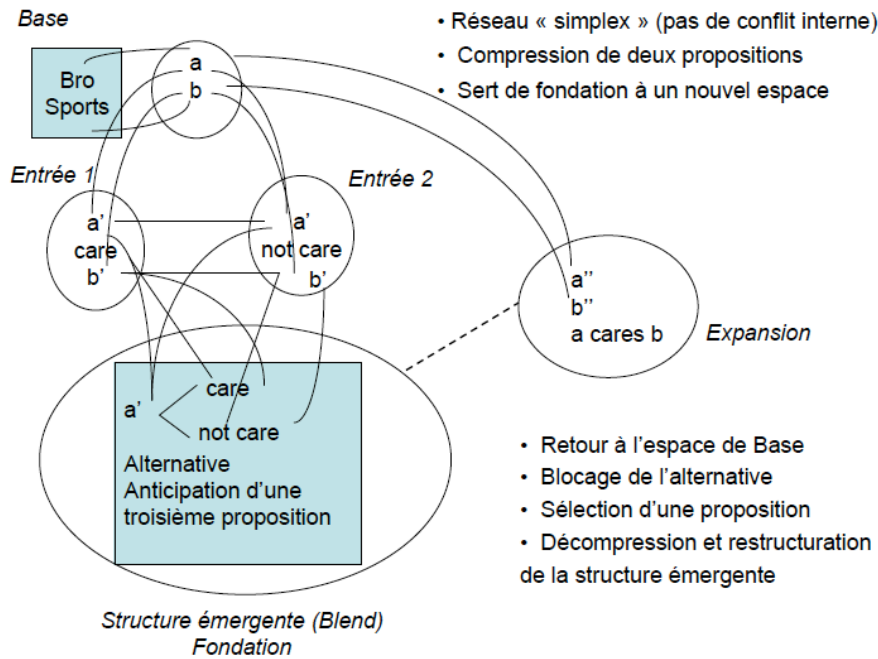


Figure 5

La structure de l'énoncé nous conduit à percevoir un cadre sensé contribuer à une interprétation (du type « je propose deux solutions ») qui ne correspond plus au reste de l'énoncé. La réinterprétation qui s'opère conduit alors vers une nouvelle perception qui mène à mettre en place un cadre réanalysé qui sert de fondation au nouvel espace contenant la solution finalement mise en avant : « en fait, je ne propose qu'une solution ». Cet espace est techniquement une expansion du reste du réseau car comme on peut le voir dans la figure 5, il est lié à la structure émergente qui la « fonde », mais ses éléments proviennent de la base du réseau dans la mesure où le cadre de départ est justement réanalysé.

Ce phénomène de « glissement de cadre » est qualifié par S. Coulson et S. Coulson, Thomas Urbach et Marta Kutas¹⁸ comme une réanalyse sémantico-pragmatique au cours de laquelle les éléments d'une représentation existante sont projetés sur un nouveau cadre récupéré de la mémoire à long terme : « frame-shifting reflects the operation of a semantic reanalysis process that reorganizes existing information into a new frame »¹⁹. Pour S. Coulson, T. Urbach et M. Kutas, c'est dans ce glissement et le décalage qui va avec que réside le moteur de l'humour. Comme on peut le constater encore, même si nous ne sommes plus dans un dialogue, c'est le réseau d'espaces dans son entier qui rend compte du sens de l'énoncé, mais ici l'effet risible qui en émerge relève plus spécifiquement de la réanalyse de certains éléments du réseau. Cette réanalyse est un cas spécifique d'intégration conceptuelle.

Pour finir, il convient d'essayer de décrire le cas d'un véritable dialogue créant un effet risible et non pas seulement un dialogue ou un aphorisme à effet humoristique.

RIRE DANS LE DIALOGUE

Afin de faire converger les observations faites sur un dialogue d'une part et d'autre part sur un aphorisme à effet risible, nous proposons de prendre un dernier exemple qui cumule rire et dialogue. C'est un exemple particulier puisqu'il s'agit d'une réaction verbale spontanée dans un cadre public, suite à une interpellation. L'auteur de la réaction est le Président de la République Jacques Chirac qui, l'été 1988 en sortant de la messe sur son lieu de vacances, prend un bain de foule devant des caméras de télévision et réagit en lui tendant la main à une insulte proférée par un passant :

¹⁸ S. Coulson, *op. cit.* et S. Coulson, T. Urbach, M. Kutas, « Looking back: Joke comprehension and the space structuring mode », *Humor* 19-3, 2006, 229-250.

¹⁹ S. Coulson, *op. cit.* p. 34.

« Connard ! »

« Enchanté ! Moi, c'est Jacques Chirac ! »

Si ce type d'effet n'est en fait pas très nouveau²⁰, il repose très nettement sur l'opération de réanalyse telle que nous l'avons décrite plus haut. L'insulte met effectivement en place un espace dont le but est de servir à structurer l'échange. Cet espace est nourri d'un cadre initial dans lequel on va trouver les éléments qui permettent d'identifier ce premier espace, soit, de manière générale : une source locutive, un contour prosodique, un modèle syntaxique. Ainsi, la Base du réseau se configure à partir de ce cadre et par projection, la source est analysée comme venant d'un passant dont la syntaxe est minimale et dont le contour prosodique évoque de l'agressivité. Le cadre interprétatif est clairement celui de l'insulte et il pose des contraintes fortes sur le reste du réseau qu'il met en place. « Connard » est effectivement analysable comme connecteur qui cherche à mettre en relation deux cadres *a priori* proches.

Là où notre échange verbal se distingue d'un simple échange d'insultes²¹, c'est que la réponse de l'interlocuteur mobilise des éléments d'un autre cadre de connaissances. Ces éléments renvoient à une prosodie et une syntaxe radicalement différentes. La réaction de J. Chirac s'interprète alors comme une réponse polie à une proposition de présentation, avec une syntaxe non seulement enrichie mais complètement routinisée et profilée dans le sens d'une formule de politesse. Finalement, l'insulte du passant est réanalysée en une formule de politesse et de présentation : elle devient un nom propre par rapprochement avec un autre nom propre.

Si on analyse plus profondément cet échange en le considérant comme un système complexe c'est-à-dire un système dynamique d'actions et d'interactions multiples, on constate plusieurs niveaux qui convergent vers l'hypothèse de la réanalyse. Si on tente de distinguer ces niveaux, on pourrait en voir trois : le niveau linguistique et formel, le niveau pragmatique et le niveau cognitif.

Il y a tout d'abord un niveau formel qui est lié aux structures linguistiques en présence et qui convoquent des cadres interprétatifs opposés : l'interpellation, l'exclamation, le niveau de langue très familier d'un côté, le changement de registre et la formule de politesse d'autre part. Les structures linguistiques convoquent donc des cadres spécifiques, mais bien qu'il y ait un écart maximal entre ces cadres, on est en mesure de combler cette distance. Il y a forcément un lien qui s'élabore dans le voisinage des deux cadres et qui permet la compréhension de l'échange et la perception de l'effet humoristique. Par comparaison, une réaction publique tout aussi célèbre comme « Casse-toi pauv'con » faite par un autre Président de la République ne peut construire aucun effet humoristique en l'absence justement de cette distance entre les deux cadres cognitifs.

Au niveau pragmatique, c'est le rôle que jouent d'une part « connard » et d'autre part « enchanté » qui est remarquable. « Enchanté », qui dans un contexte prévisible de présentation polie sert de connecteur avec un cadre permettant d'identifier une situation de présentation, acquière ici le rôle d'un « disjoncteur » pour reprendre la formule de Salvatore Attardo, Donalee H. Attardo, Paul Baltés et Marnie J. Petray²². Il aiguille bel et bien vers un cadre de présentation, mais en même temps, ce cadre va à l'encontre du cadre initial mis en place par « connard ». Dans l'approche des maximes conversationnelles de Paul Grice, on parlerait de violation de la maxime de la pertinence (« be relevant »²³).

Enfin au niveau cognitif, le rôle disjonctif de « enchanté » provoque une interprétation de l'insulte en présentation polie. « Connard » devient l'équivalent de « Bonjour, Jean-Pierre Dupont. » qui déclenche l'attente de « Enchanté. Moi c'est X Y. ». Au moment de la perception et du traitement de « enchanté », les connaissances d'arrière-plan qui permettraient de comprendre que l'on est dans une situation de présentation polie sont absentes. On mobilise alors celles qui sont disponibles et qui ont été introduites dans le discours par la première intervention. Il se trouve que celles-ci ne correspondent pas avec celles nécessaires pour traiter « enchanté » et du coup il est nécessaire d'aller chercher d'autres connaissances d'arrière-plan, en mémoire à long terme : l'insulte initiale devient alors l'identité du premier locuteur, son nom propre en quelque sorte, le cadre initial est réanalysé.

Nous avons finalement affaire à la projection de deux cadres issus de deux arrière-plans cognitifs opposés

²⁰ On le trouve dans *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand par exemple (Acte 1 ; scène 1.IV) : Le vicomte : « Maraude, faquin, butor de pied plat ridicule ! » ; Cyrano (*ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter*) : « Ah ?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule De Bergerac. » (*Rires*).

²¹ Sur la question de l'insulte et de l'interpellation, on consultera l'article de F. Cabasino, « L'injure a-t-elle droit de cité dans l'interpellation ? Le cas du débat parlementaire », *Corela*, HS-8, 2010.

²² S. Attardo, D. H. Attardo, P. Baltés, M. Petray, « The linear organisation of jokes: Analysis of two thousand texts ». *Humor*. 7 (1), 1994, 27-54.

²³ H. P. Grice, « Logic and conversation », *Syntax and Semantics 3 : Speech arts*, Cole et al (dir.), 1975, p. 41-58.

dont l'intégration sélective permet l'émergence par élaboration du sens humoristique. Ces cadres s'opposent mais partagent au moins le point commun de pouvoir structurer des situations interpellatives. Ils sont projetés l'un sur l'autre par la sélection de certains éléments seulement à partir d'un patron syntactico-prosodique régulier construit sur l'échange d'informations, que celles-ci soient des insultes ou des noms propres. Dans l'espace intégrant s'élabore – au sens où nous l'entendons plus haut – une structure sémantique très particulière qui agit selon ses propres principes c'est-à-dire avec les éléments très spécifiques dont elle dispose. Nous sommes finalement ici proche du fonctionnement cognitif de la métaphore dont le sens s'élabore à partir d'éléments très éloignés mais dont le rapprochement fortuit permet l'émergence d'un sens inattendu. Mais dans notre exemple en fait, le glissement de cadres conduit à faire d'une politesse (« enchanté ») une insulte et d'une insulte une politesse... Ainsi, le cadre initial de l'insulte sert de modèle à celui de la politesse qui oblige le compreneur (la foule entourant le Président qui se donne en spectacle...) à interpréter la politesse en insulte.

MOTS DE CONCLUSION

L'objectif de cet article était de proposer des pistes de réflexion pour décrire les mécanismes cognitifs et langagiers à l'œuvre dans le rire et le dialogue. Nous avons pris trois types de situations langagières différentes, un dialogue, un aphorisme et interaction verbale de type interpellative. A travers ces trois types de situations, nous nous sommes intéressé à l'émergence de l'effet risible qui, pour H. Bergson rappelons-le, est étroitement lié aux « formes de l'esprit humain ».

La première observation est que le dialogue, une fois analysé dans l'interaction verbale qui lui est propre, est comparable à un flux discursif continu sur lequel se distribue la construction du sens. Il est donc nécessaire de l'analyser en bloc, à partir du cheminement discursif, c'est-à-dire du point de vue de son évolution sur la dimension temporelle. On a pu constater ainsi qu'un dialogue est comparable, de ce point de vue, au monologue. Le réseau d'espaces mentaux qui se met en place dans le déroulement de l'extrait de J.-C. Grumberg montre effectivement qu'un dialogue n'est pas un enchaînement de répliques, mais qu'il recrute les connaissances nécessaires à sa compréhension d'espaces très variés de manière non linéaire. Ce qui semble fondamental est que les éléments contenus dans les espaces mentaux sont assimilés progressivement au fur et à mesure que le discours partagé se déroule. C'est ce principe de l'intégration conceptuelle qui permet le mieux d'après nous de décrire cette co-construction du sens propre au dialogue. C'est aussi celui que l'on a rencontré dans l'exemple de l'aphorisme sur le sport et le « code des Potes ».

L'exemple de l'aphorisme, ainsi que celui de la répartie présidentielle, nous permettent de mettre en évidence que l'« effet risible », s'il est modelé sur les « formes de l'esprit humain », correspond plus spécifiquement à une réanalyse sémantico-pragmatique d'un cadre cognitif initial. Ainsi, ce qui déclenche le rire dans la réponse de Jacques Chirac ou dans le résultat de l'alternative posée par Barney Stinson, c'est le jeu sur les relations multi-échelles entre les mots pris dans leur environnements et la convocation de nouveaux modèles cognitifs qui amènent à une réinterprétation du modèle initial. Le principe du « glissement de cadre » ou *frame-shifting* de S. Coulson, principe que l'auteure a largement testé du point de vue neuropsychologique (à l'aide de la technique des Potentiels Évoqués) semble être effectivement central dans le mécanisme de la production de l'effet risible. Ce principe implique clairement un traitement cognitif de haut niveau pour mettre en œuvre le glissement et trouver le cadre approprié, ce qui fait de lui un processus à coût cognitif élevé car il requiert de notre part de sélectionner des informations qui s'avèrent par la suite non pertinentes mais qui augmentent notre « charge cognitive »²⁴. Le retour sur d'autres information afin d'ajuster notre compréhension de l'échange langagier et espérons-le, de rire de bon cœur (!), augmente alors d'autant plus cette charge.

Ces remarques sont insuffisantes pour définir le rire à travers le dialogue, mais elles souhaitent donner des pistes de réflexion pour ce qui est du mécanisme que l'on peut y voir. Du point de vue linguistique par exemple, il semble nécessaire d'approfondir la question des patrons linguistiques réguliers déclencheurs du rire. Il faudrait aussi pouvoir mieux typifier le rire lui-même en relation avec ces patrons linguistiques. Il semble important enfin d'envisager de tester davantage le déclenchement du rire : est-ce que tout énoncé humoristique est risible, et à quel degré ? Comme on peut le constater, cet article ne propose que quelques pistes...

²⁴ Voir L. Chanquoy, A. Tricot, et J. Sweller, *La Charge cognitive. Théorie et applications*. A. Colin, 2007.